

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 13 (1913-1914)

Artikel: Menues réflexion à propos du bicentenaire de Diderot
Autor: Epuy, Michel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MENUES RÉFLEXION A PROPOS DU BICENTENAIRE DE DIDEROT

A propos du bicentenaire de Diderot, j'avais préparé un grand article où je montrais quel homme, quel écrivain, quel philosophe, quel artiste fut le grand encyclopédiste . . . Je faisais entre Rousseau et lui un beau parallèle . . . Enfin, je m'efforçais de ne négliger rien de tout ce qui peut contribuer à l'intelligence d'une mentalité aussi brillante, d'un personnage aussi important et de l'influence immense qu'il exerça . . . Mais, à mesure que j'accumulais les fiches et les documents, une inquiétude de plus en plus grande me saisissait; je ne pouvais ni ne devais laisser dans l'ombre aucun trait important, et pour utiliser bien tous mes matériaux, je me voyais conduit d'avance à écrire un gros livre sur Diderot . . . Mon Dieu, un livre sur Diderot, après ceux de Collignon, de Ducros, de Reinach, de Scherer, était-ce bien nécessaire? A l'origine, je n'avais songé qu'à expliquer en un petit article pourquoi il fallait se souvenir de ce philosophe et de quoi il était bon de lui être particulièrement reconnaissant en cette année commémorative . . . Mais voilà, nous n'avons pas, de nos jours, des têtes encyclopédiques, et Diderot porta de si vives lumières sur tant de sujets différents!

Je m'excuse donc et me rétracte: Ne pouvant dire ici tout ce que je voudrais sur Diderot, je me restreindrai et donnerai simplement mes impressions personnelles sur un point assez mal défini, je crois, des idées des Encyclopédistes, je veux dire surtout de Diderot et de Rousseau.

On dit partout: „Ils préconisèrent le retour à la nature“, ou bien: „Rousseau fut l'ennemi de la société.“ Parlant de Diderot, M. Lanson dit: „Jamais homme ne fut plus *nature*“ (c'est lui qui souligne le dernier mot). M. Reinach s'écrie: „Seul au XVIII^e siècle, Diderot a compris et senti la nature sous toutes ses formes, la nature au sens large, infini du Cosmos.“ Et enfin tout le monde ne s'accorde-t-il pas en affirmant que c'est Rousseau qui a renouvelé le sentiment de la nature?

C'est à n'y plus comprendre grand'chose. Je sais bien qu'il y a nature et nature et que, dans les différentes assertions citées, le mot n'est pas pris dans le même sens, mais enfin, il reste, semble-t-il, dans cette question du retour à la nature assez à éclaircir pour que je borne à cela mes faibles essais d'aujourd'hui.

Distinguons d'abord entre la *nature humaine* et la *nature* au sens large du Cosmos :

Il est très vrai que Diderot fut *nature*, c'est-à-dire qu'il lâcha bride à toutes les idées plus ou moins extravagantes qui lui passaient par la tête. Il ne connut guère la retenue des esprits froids et des âmes chastes, il s'étala constamment, sans discrétion et sans pudeur. Il est bon évidemment de suivre ses impulsions naturelles quand elles portent à la piété filiale et à l'amour paternel, quand elles incitent à être franc, loyal, obligeant avec ses amis, sincère dans ses écrits. Mais le cynisme et la vulgarité ? Cela est moins bon et tout aussi nature. Diderot était du peuple et le resta. Cela, c'est évidemment une affaire de naissance, et aussi d'éducation, de tempérament, de caractère. Renan, issu du peuple, eut des goûts aristocratiques ; Rousseau, tout en témoignant d'autant de fougue que Diderot contre les riches, les grands et les privilégiés, eut plus de délicatesse d'âme.

Mais passons vite de l'homme à ses théories : Pour Diderot comme pour Rousseau, l'homme est naturellement bon. Voilà le fin fond de leur morale et même de toutes leurs idées anti-chrétiennes. Mais pour Diderot, c'est la société civile, une véritable „divinité sur la terre,“ qui donne la mesure de la moralité en la faisant passer sous le gabarit de l'utilité commune. C'est elle qui fait les hommes bons. Il est naturel de vivre en société, et l'homme naturel étant bon, c'est l'institution sociale qui convient le mieux à l'homme et assure le plus parfaitement son bonheur.

On m'objectera tout de suite les peintures pessimistes de Diderot, son portrait du *Neveu de Rameau*, par exemple : — Oui, le personnage est terriblement immoral à force d'être amoral, c'est un fauve, c'est une force de la nature lâchée en pleine société . . . Mais, voilà justement le nœud de la théorie de Diderot, c'est que la société actuelle obéit à des règles antinaturelles,

qu'elle est mal et artificiellement constituée, que son code n'est pas celui d'une libre association d'hommes libres. Elle respecte des privilèges, elle se soumet à des lois religieuses, elle est liée sous le joug du despotisme, elle est pourrie d'abus, elle se meurt sous l'arbitraire et le bon plaisir. Si tout cela disparaissait, la société deviendrait bonne et ne formerait que des hommes à sa ressemblance.

Ce n'est pas un auteur immoral qui peut s'écrier comme Diderot, qu'il aimerait mieux avoir réhabilité Calas que d'avoir composé le plus sublime chef-d'œuvre du monde. Mais il se trompe, comme Rousseau, en croyant que c'est la société qui fait l'homme. — C'est l'homme qui fait la société. Ils ne connaissent ni l'un ni l'autre l'origine humble et réelle et misérable de la civilisation. Ils ne se représentent pas comme nous l'homme sauvage de l'époque du mammouth; ils n'en soupçonnent pas la férocité naturelle. L'antiquité ne leur léguait que les belles images d'un Plutarque et ils ne pouvaient remonter plus haut. Alors ils s'imaginaient très candidement que la vie sauvage est la meilleure et ils croyaient [que l'institution sociale doit être abolie (Rousseau . . . et encore!) ou remaniée (Diderot). — Notons en passant que nous souffrons encore de ces théories erronées lorsque nos bons législateurs espèrent fermer les prisons en ouvrant des écoles ou en améliorant les lois; car l'homme naturel ne se servira de l'instruction ou de la bonne loi pour le bien que dans la mesure où il sera bon déjà, et le problème reste entier. En tout cas, personne n'a prouvé que l'homme naturel fut nécessairement corrompu dès sa naissance, et je croirais plutôt le contraire, mais si haut qu'on remonte le cours des âges, l'enfant se trouve en contact avec des hommes mauvais qui ont fait une société mauvaise.

Quoi qu'il en soit, cet homme naturel pourra avoir des passions plus fortes, des sensations plus vives, des amours ou des haines plus violentes que le mannequin, l'esclave ou l'ascète des sociétés chrétiennes. Si ces passions étaient orientées vers un but utile ou grand, il en résulterait pour la communauté de très précieux avantages. C'est ce que Diderot a fort bien vu, et il faut aller jusqu'à Zola pour retrouver pareil hosanna aux forces naturelles libérées, à la vie aimée, librement épanouie, de

plus en plus riche, féconde, souverainement bonne, à la vie glorifiée . . . „C'est le comble de la folie, s'écrie Diderot, que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévôt qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait! . . . Le chemin du bonheur est le chemin de la vertu. Le témoignage de soi, voilà la source des vrais biens et des vrais maux. On a tort de s'en prendre aux passions des crimes des hommes; c'est leurs faux jugements qu'il faut accuser. Il n'y a que les passions et les grandes passions qui peuvent élever l'âme aux grandes choses . . .“

Rousseau, que je sache, n'a pas été aussi loin. Quoi qu'il en soit, sa morale est restée plus chrétienne que celle de Diderot, et en éthique, ce n'est pas le genevois qui a été le précurseur de Nietzsche, c'est le champenois.

En un autre sens et sur un autre point — mais qui se rapporte à une conception meilleure de l'humanité naturelle — Diderot a eu des idées bien plus modernes que Rousseau. Il a réhabilité la femme. Il faut comparer, comme je viens de le faire, les pages sur *Sophie* à celles sur la *Dissertation de Thomas*; Diderot a dit: „La soumission à un être qui lui déplaît est pour elle un supplice.“ Et plus loin on croirait entendre Michelet parler de l'éternelle et délicate malade ou Maeterlinck dire que les femmes sont plus proches parentes que nous de l'infini . . . Pauvres femmes! comme il les comprend, comme il les plaint, comme il a le sentiment des iniquités incalculables qui se sont commises à leur égard, comme il les suit avec sympathie dans leur existence close, misérable, servile! Il s'écrie: „Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles!“ Et il voudrait tremper sa plume dans l'arc-en-ciel pour continuer à en écrire. „Fixez, conjure-t-il les hommes, fixez avec plus de justesse et d'impartialité les prérogatives de l'homme et de la femme!“ Et il termine en affirmant que „quand elles ont du génie“, il leur en croit „l'empreinte plus originale qu'en nous.“

En regard: pauvre petite Sophie et pauvre Rousseau! Comment lui, l'homme de la nature, a-t-il pu préconiser le plus étroit et cruel esclavage de la femme? Ce serait à croire que, comme l'avance cette mauvaise langue de Diderot, Jean-Jacques

a perdu bien du temps aux genoux des femmes, tandis que d'autres ont bien mieux employé le leur dans leurs bras . . .

La femme, a-t-on dit, est une nature en petit, un véritable *microcosme*, elle résume en elle toutes les merveilles de la nature et en étant plus voisine, elle en a un sentiment plus vif que nous. Des écrivains candides ont écrit de gros livres là-dessus, moi le tout avant-dernier, mais je n'y ai pas parlé de Diderot, j'y ai parlé de Rousseau. Et voilà que j'entends partout crier que „Diderot seul au XVIII^e siècle a senti la nature au sens infini du Cosmos“, que „l'adoration de la nature est son genre de piété“, etc., etc. Je suis ahuri, je cherche dans ses œuvres et voici ce que je trouve: Une belle page dans son portrait de l'Enthousiaste: „Il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au cristal d'une fontaine . . .“ etc., le morceau est suffisamment connu, je crois; et il se termine ainsi: „O Nature, tout ce qui est bien, est renfermé dans ton sein! Tu es la source féconde de toutes les vérités!“ Et voilà! Dix-huit lignes. — Il y a d'autres pages! me dira-t-on . . . — Oui, il y a, par exemple, celle où il se déclare si content dans son lit pendant que l'orage gronde au-dehors . . . le *suave mari magno* d'un bourgeois en bonnet de coton. Mais enfin je cherche quelque chose d'analogue à *l'or des genêts et la pourpre des bruyères, à ce lac, et point un autre*, à ces innombrables paysages enchantés de Jean-Jacques, et je ne trouve rien.

Le Sentiment de la Nature? Diderot? Allons-donc! Otez-vous cela de la tête, bons collégiens, car ce n'est pas vrai.

Et pourtant, ce même homme, si sec et si froid devant les splendeurs du monde, fut panthéiste et panthéiste-naturiste comme les stoïciens, comme tous ceux qui ont senti palpiter dans les veines de l'univers une Ame éparse, confuse et belle qu'ils adoraient instinctivement à l'instar des premiers hommes.

Voilà qui est étrange. Mais à coup sûr, pas plus que de voir Rousseau séparer si nettement Dieu du monde. Il y a là une double contradiction que je ne m'explique qu'à demi, à demi en ce qui concerne Rousseau, et pas du tout en ce qui concerne Diderot. Je crois bien, en effet, que c'est à ses origines protestantes que Rousseau a dû d'échapper au panthéisme, car rien n'égale l'horreur de la mentalité calviniste pour le panthéisme.

Le christianisme et le protestantisme en particulier qui a rendu ses droits à la raison, ont senti que le panthéisme était leur seul, leur grand ennemi, que l'esprit humain y arrive fatalement quand il a fait le tour des choses . . .

Mais pour Diderot, je ne sais pas, je l'avoue, pourquoi il fut panthéiste puisqu'il ne fut pas impressionné directement par la révélation de la Nature. D'abord, j'ai cru que c'était une invention des commentateurs, tout comme son sentiment de la nature; car il dit lui-même en note d'un de ses ouvrages: „Aie toujours présent à l'esprit que la nature n'est pas Dieu“, et, par la suite, il parle en effet fort souvent de Dieu, comme d'un être personnel. Mais en d'autres ouvrages, et qui sont postérieurs (le *Rêve de d'Alembert*, par exemple), oui, je dois bien l'avouer, il se montre panthéiste. Il n'y a qu'une substance douée de mouvement. — Cela lui suffit pour expliquer l'origine de tout. La matière unique, infiniment plastique et mobile, a pris toutes les formes qui existent! c'est elle qui constitue le minéral, le végétal, l'homme. (Ceci n'est que du matérialisme, mais voici le panthéisme:) De ses formes organisées, la vie et la pensée sont sorties, et il n'y a pas de solution de continuité à cet égard dans toute la nature. La vie est en tout. En ce tout nos plus belles ou plus généreuses pensées elles-mêmes ont leur origine et elles y puisent leur éclat fugitif et périssable. Rien ne demeure pareil, rien ne se crée, rien ne se perd. Le prolongement de notre plus infime velléité est éternel. Il y a une force commune à toutes choses, une âme, une vie qui aime le grand corps protéiforme et l'entraîne par des modifications continuelles et des métamorphoses de plus en plus excellentes vers le plus bel avenir . . .

Diderot prévoit le darwinisme et prophétise les plus belles découvertes de l'anatomie en disant: „La fibre est un animal simple, l'homme un animal composé.“ Et de tout ce qu'il dit, il ressort qu'à son avis, l'homme est un animal simple, une fibre de l'animal composé qui est le Monde. Des innombrables essais de la nature, les relativement bons, les viables seuls ont duré et se sont perfectionnés. Voilà de l'évolutionnisme, du monisme, du panthéisme, c'est clair. Mais c'est parti d'une physique. Diderot n'est pas parti de l'émotion éprouvée au contact de la

beauté et de la vie partout répandues, il est parti *ab abstracto*, d'une idée préconçue¹⁾.

Ah! si les rôles eussent été renversés! Si c'eût été Rousseau qui eût fait le tableau saisissant de l'immense monde considéré comme un seul être organisé, qui se fût élevé de la contemplation passionnée de ses beautés particulières jusqu'à la vision et à l'adoration de son Ame radioactive, source éternelle de toute grandeur, de toute ardeur, de toute chaleur et de toute vie! Si le mélancolique et solitaire promeneur eût pu pressentir que tout est un et que l'unité est en tout, que l'Idéal, le Dieu, l'Être suprême ne sont que les images d'un même ressort intérieur aux choses et aux êtres . . . quelles splendides pensées n'en eût-il pas tirées! Ardent, tendre et rêveur comme il fut, il eût trouvé, pour célébrer la multiple beauté du monde et la majesté du Dieu caché, de tels accents qu'il aurait renouvelé la société, rajeuni le cœur de l'homme, créé une religion nouvelle dont il serait encore le prophète parmi nous! Car enfin, voyez ce que la découverte de la vérité fait dire à Diderot même, à ce sec et froid bonhomme, elle lui fait pousser le cri sublime: *Elargissez Dieu!*

Qu'aurait donc pu dire Rousseau?

Disons le sans ambage: Le panthéisme, bien plus que le déisme ou le théisme, est l'authentique religion naturelle. Si l'on ne veut décidément plus de révélation divine spéciale ou extra-humaine ou réitérée ou non universelle, si l'on ne peut se résoudre au dualisme définitif, il faut arriver au panthéisme. Là tout s'accorde. Le panthéisme est la seule philosophie qui soit en même temps une religion. Il satisfait l'invincible besoin d'unité de la raison. Il rétablit Dieu dans son plus saint sanctuaire, dans le cœur de l'homme. Il laisse aux passions leur force et leur grandeur, car, par la loi même de l'indéfini devenir, en fin de compte toute force rétrograde est anéantie, tandis que

¹⁾ C'est sans doute à cause de ce panthéisme que Goethe l'a pu croire allemand. On sait que Goethe, qui le premier fit imprimer le *Neveu de Rameau* en sa traduction allemande, revendique Diderot pour l'Allemagne. Et par la suite quantité de Français ont bien voulu acquiescer. Mais pourquoi? Mais comment! Le bon citoyen de Langres, qui se comparait lui-même au coq gaulois n'a rien de germanique . . . ou je n'ai pas su le lire.

sont exaltées et centuplées les énergies naturelles qui sont vraiment naturelles en ce sens qu'elles ont leurs racines profondes dans l'idée fondamentale qui anime le cœur du monde. Le panthéisme prévoit et contient les plus modernes philosophies, comme celle de Bergson, car il donne à l'instinct sa valeur divine puisque c'est par l'intuition seule que nous pouvons communiquer avec l'Ame de tout. Il identifie le vrai, le beau, le bien avec la vie, non avec telle ou telle vie transitoire, mais avec la Vie qui progresse et évolue de petites vies en petites vies. Avec lui, on comprend l'évolution, la soif de perfection, la solidarité universelle, l'élan de tous les êtres vers le mieux et surtout cet élan magnifique de l'âme vers l'infini de la beauté et de l'amour . . .

Quel malheur donc que Diderot n'ait pas eu la sensibilité d'un Rousseau ou d'un Saint François d'Assise! Hélas, comme il le dit de son Thomas, „il a beaucoup pensé, mais il n'a pas assez senti. Sa tête s'est tourmentée, mais son cœur est demeuré tranquille.“ Voilà pourquoi, malgré des scrupules, des tâtonnements, malgré un système métaphysique boîteux et encore presque tout chrétien, c'est Rousseau qui nous passionne encore, car il a senti, lui, il a vibré et à chaque instant il laissait un peu de son grand cœur inquiet à tout objet aimable ou souriant, à toute clarté épanouie dans les cieux ou sur la terre, à toute fleur, à toute prune de femme . . .

Il n'a pas seulement eu le sentiment de la nature, il a eu le sentiment de l'infini, et, en vérité, il lui a manqué bien peu de choses pour être Celui qui doit venir.

CHABEUIL

MICHEL EPUY



VOM SPRECHEN

Um die Vorgänge beim Sprechen zu erforschen und dadurch den Fehlern beim Sprechen abzuhelpen, haben die verschiedensten Wissenschaften, jede von ihrem Standpunkt aus, zusammen arbeiten müssen, ohne dass das Fazit dieses vielseitigen Wirkens heute schon gezogen wäre. Der Mediziner Hermann Gutzmann in Berlin nennt eines seiner bedeutendsten Werke *Physiologie der Stimme und Sprache*. Der Heidelberger Philologe Sütterlin